

LAURA
TROMPETTE

Vies
de chien



Pygmalion 

Vies de chien

DU MÊME AUTEUR

Ladies' Taste (Hugo Roman, 2015)

Ladies' Secret (Hugo Roman, 2015)

Si on nous l'avait dit (JC Lattès, Collection emoi,
2016)

C'est toi le chat (Pygmalion, 2017)

Hello (Pygmalion, 2018)

Asphyxie – par Emma L. Coste, personnage principal
de *Hello* (Pygmalion, 2018)

Laura Trompette

Vies de chien

roman

Pygmalion 

Retrouvez l'auteur sur Instagram et Facebook.



<https://www.instagram.com/lauratrompette/>



<https://www.facebook.com/lauratrompettebooks/>

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.

<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© 2019, Pygmalion, département de Flammarion

ISBN : 978-2-7564-2788-1

« On n'a pas deux cœurs, un pour les animaux et un pour les humains. On a un cœur ou on n'en a pas. »

Alphonse de Lamartine

« Demain il faut qu'on déménage
Qu'on prenne nos rêves et qu'on les sorte
De notre cœur de notre garage
Et puis qu'on referme la porte. »

« *Sables mouvants* », Lynda Lemay

« Ce qui lie une famille, ce n'est pas le sang, c'est d'avoir usé les mêmes planches, rempli les mêmes poêles, et vu fleurir les mêmes jardins, année après année. »

Damien Luce

À Diego, mon amour de chien.
À mes très chères Émilie et LN.

Prologue

Maël

Quand on lui a annoncé, peu avant l'été, qu'il allait quitter le foyer pour une famille et une maison, Maël a ressenti une vague de chaleur sans lien avec la météo. De celles qui suivent les bonnes nouvelles. Du haut de ses quatorze ans, la perspective de ce Graal-là a soudain dégelé son corps frêle, ses inquiétudes figées et cette attente en suspens. Parce que oui, avoir un toit et des parents d'accueil, c'était son Graal à lui.

Alors, aujourd'hui, à quelques minutes de cette rencontre tant attendue, son cœur bat plus vite. Il éprouve une forme d'excitation qu'il sacralise et qui est réservée aux grands moments. Aux tournants dans sa vie accidentée. Aux joies rares et profondes.

À cet instant, la famille Lion ne se matérialise que par trois prénoms qui dansent dans sa tête. Alicia. Jacques. Pierre. Mère. Père. Fils.

Des lettres d'espoir. Un nouveau monde à apprivoiser.

Un chiffre trois, qui, comme lui, seul, est impair. Et Maël a toujours préféré l'idée du pair, plus douce. L'impair peut créer un trouble là où le pair, souvent, apporte un équilibre. Enfin, c'est ce qu'il retient des chiffres et des nombres qui, par ailleurs, ne le renvoient qu'à l'enfer des mathématiques.

Il regarde Anthony – son éducateur –, il pense à la juge, il chasse l'image de sa mère et il veut croire que l'assistante sociale lui a trouvé, cette fois-ci, un territoire fertile, solide, compatible.

En attendant, sur le siège passager, il gratte doucement les cordes de sa guitare qu'il tient entre ses jambes. Il a envie de faire jaillir d'elle le feu d'artifice qu'il contient à l'intérieur.

1.

Tom

Je suis noir et blanc mais, ici, je me sens transparent. Le noir dans la nuit, le blanc dans le jour : je ne sais pas ce qui cloche mais le temps est long quand on ne compte plus pour personne.

Enfin, pour être honnête, je suis surtout noir.

Je ne pensais pas porter malheur, parce que je ne suis pas un chat. Pourtant, à un an, j'ai déjà remplacé un mort et vu mourir quelqu'un. J'ai l'impression que, depuis, j'ai pris des plis. Oui, je vous assure. Nous, les bouledogues dits « français », on n'a pas une peau de pêche. Il paraît que nos oreilles attendrissantes et nos yeux ronds excusent notre museau raplapla. En revanche, les plis supplémentaires, ça n'aide pas notre cause.

Je les entends, quand ils passent et qu'ils pensent que je ne comprends rien.

— La mode des bouledogues français m'échappe : ils bavent, ils puent...

— Ouais. C'est comme les shar-peïs, c'est plutôt laid. Et t'as vu son voisin ? Pas mieux !

Je partage mon espace avec un carlin que j'aime bien. On est l'équipe des peaux fragiles à plis nombreux. Il s'appelle Robert et, comme moi, il avait la chance d'avoir déjà un prénom à son arrivée. Sinon, il se serait tapé les délires du personnel d'ici. Ils donnent des noms relatifs à une thématique choisie, en fonction des périodes de l'année, pour se souvenir de quand on a débarqué. Les villes du monde, les vins, les personnages de film, les plats, les aliments : tout y passe. Ceux qui sont tombés sur Carotte, Dark Vador ou Pétrus n'ont pas eu de veine.

Depuis ma cage, sous les étiquettes d'indications accrochées, j'ai une vue sur trois autres box. Il y a, notamment, un labrador croisé, un husky et un berger allemand. Autant dire qu'ils ont plus la cote que moi avec les gens. Grands, fiers, normaux, utiles et supposés beaux : je ne les aime pas trop. Bon, heureusement, à ma gauche, j'ai une sorte de jack russell cinglé et, à ma droite, trois corniauds. Ça équilibre.

Quand j'étais bébé, j'avais davantage de potentiel. Un petit boudin entre le cochon et le chihuahua en surpoids : étrange mais mignon. C'est sûrement ce qui avait touché Léonie lorsqu'elle était venue me retirer à ma bande de chiots pour m'offrir à sa mère, Blanche. Cette dernière avait enterré son mari trois mois plus tôt et Léonie voulait injecter de la vie dans

son deuil. C'est en tout cas ce que je l'avais entendue dire, sans trop comprendre avant de rencontrer Blanche et de grandir un peu.

J'ai donc commencé mon existence d'animal domestique en cadeau de Noël, pour réconforter une dame âgée. On se sent précieux dans un moment pareil. Comme si on apportait de la joie avec nous, en collant des sourires sur le visage des humains. Et même des larmes positives dans leurs yeux.

Oui, avec le temps, j'ai appris à faire la différence entre les larmes du bien et celles du mal. Dans ce refuge pour les animaux sans famille, il y a majoritairement des larmes tristes, sauf pour les nouveaux départs.

Cette conscience, que certains nous prêtent et que d'autres nous refusent, est pourtant réelle. On sait qu'en n'appartenant plus à quelqu'un, on n'est plus grand-chose. On tourne en rond, on aboie ou on s'écoute aboyer, on se dégourdit les pattes quand les bénévoles viennent nous promener, mais on n'est qu'une bête parmi les bêtes. On s'ennuie. Alors, pour m'occuper, surtout quand Robert dort, je me souviens des plaisirs simples de la liberté.

L'époque sans grillage ni barreaux. L'époque des caresses et du sol qui semblait moins froid. L'époque des tapis moelleux et des feux de cheminée. Avant la prison. Une prison aux gardiens attentionnés, mais une prison quand même. Avec ce couloir entre les box qui me tétanise quand je le traverse en laisse

parce qu'on se fait hurler dessus par tous les autres. Une grosse cacophonie anxiogène. Ouais, j'ai du vocabulaire pour un jeune chien, parfois même du vocabulaire de vieux. Blanche m'a beaucoup appris.

Tous les jours, je repense donc à elle. J'essaie de me remémorer notre vie commune et de faire l'impasse sur la fin. Parce que ça me tord le ventre et que j'ai déjà suffisamment de flatulences.

Blanche m'appelait son « pot de colle ». C'est vrai que j'étais souvent fourré contre ses jambes. D'après le panneau, au bout du chemin, entre les champs, on vivait à Soisy-sur-École. On avait notre routine depuis fin décembre. Tous les matins, à 6 heures selon l'horloge du salon, elle m'ouvrait la porte vers le jardin avant de se consacrer à son café et ses biscottes. Je courais à en perdre haleine en humant les nouvelles odeurs laissées par le monde de la nuit et ses intrus. C'était le moment de requadriller le secteur en levant la patte. Ensuite, le programme oscillait entre mots croisés, lecture ou télévision pour Blanche, et petite sieste pour moi. Avant le déjeuner, je la scotchais en cuisine en espérant qu'elle laisse tomber un truc dans ma direction parce que lorsqu'elle était à table, je n'avais plus le droit de réclamer. En début d'après-midi, nous allions faire la première promenade. Blanche était indiscutablement plus faible que moi dans sa démarche. Alors, j'essayais de ne pas la bousculer parce qu'un jour je l'ai fait tomber et que je m'en suis voulu de la voir par terre. Vers 16 heures,

pendant son thé, elle m'envoyait ma balle noire préférée. Puis, je retournais dehors, en m'abritant sous l'auvent en cas de grosse pluie. Avant dîner, on faisait une deuxième balade un peu plus courte. Et le soir, je m'allongeais à ses pieds ou près d'elle sur le plaid du canapé, pour me faire gratter pendant son film.

Parfois, elle recevait la visite d'un vieux ou d'une vieille, de sa fille, Léonie, ou de quelqu'un d'autre, ce qui la rendait moins disponible pour moi. J'en profitais pour chasser les chats qui s'approchaient souvent trop près de mon territoire. Ces suppôts de Satan sont pires que des tiques, il est impossible de s'en débarrasser. Ils sont vicieux et plus rapides que moi. Mais j'ai une mâchoire plus large et je sais lâcher des caisses pour les troubler en pleine action. Je n'allais pas me laisser faire, sinon ils auraient eu ma peau.

En général, je préfère les humains aux autres bêtes à poils. C'est plus simple de trouver un terrain d'entente.

C'est pour ça que j'ai détesté voir Blanche changer, se dégrader, ne plus respecter nos horaires ni nos habitudes. Elle a commencé à faiblir quand la température s'est adoucie et elle a disparu au moment où la nuit tombait très tôt. Un camion rouge et blanc est venu la chercher un jour et ne me l'a jamais ramenée.

J'ai attendu, sous la grande photo de « son défunt mari » comme elle disait ; son Nino. Lui et ses

grosses touffes blanches au-dessus des yeux me faisaient flipper mais je n'avais personne d'autre avec qui patienter. J'ai même dû faire mes besoins dans un coin.

Puis Léonie est passée me nourrir et me sortir, avec son pot de colle à elle, Romain. Ils étaient bouleversés. Ils parlaient de Blanche au passé. J'ai compris et j'ai eu mal. Très mal. On ne s'était même pas dit au revoir. Elle était partie sans prévenir. Et elle ne reviendrait pas.

Quand j'ai su, j'ai arrêté de manger. Je n'avais plus faim, ce qui est rare chez moi. J'ai peiné à dormir dans la maison tout seul. Je restais des heures sans bouger. Ou je me traînais d'un endroit à l'autre en glissant et sans me lever. Je n'avais jamais autant senti le poids de l'air sur moi. Le poids du silence aussi.

Et on m'a conduit au cimetière pour l'enterrement.

— Il n'a pas l'air en forme, ce chien. Il paraît que ça aide de voir la mise en terre. Ils comprennent mieux, avait dit Romain à Léonie.

Oh mais j'avais très bien compris. Effectivement, ça aide, pour d'autres raisons. Parce qu'on les sent, parce qu'on est près d'eux.

Le lendemain, je suis retourné sur sa tombe moi-même, en échappant à la surveillance de Léonie qui faisait des cartons dans le salon. Le surlendemain encore. Je voulais respirer Blanche. Je voulais creuser. Je voulais rester près de la dalle.

Et, juste après, j'ai atterri ici. En prison. Loin de toutes les odeurs qui me rappelaient ma maîtresse.

À la SPA de Vaux-le-Pénit. Ça fait déjà quatre jours et il paraît que le mauvais temps n'aide pas les adoptions.

Mon deuxième Noël s'annonce beaucoup moins joyeux que le premier.

2.

Léonie

C'est le deuxième dimanche que Léonie traverse sans parents. Romain, qui a toujours les siens, l'entoure de tout son amour mais ce sentiment d'être orpheline a posé deux enclumes sur ses épaules. C'est, à cet instant, encore trop lourd pour laisser le quotidien reprendre le dessus. Elle réorganise les affaires de sa mère à la cave et elle déplore le fait de n'avoir aucun frère et sœur avec qui partager cette peine immense. Bien sûr, ça ne l'atténuerait pas mais ça donnerait un prolongement à cette vie de famille-là. Ça permettrait d'évoquer des souvenirs communs, de piocher des moments de bonheur dans le passé, de les réanimer, de trouver la force de rire parce que la complicité fraternelle sait parfois défier les pires situations. Enfin, c'est en tout cas la conclusion qui s'impose lorsqu'elle observe Romain et sa sœur, Cécile. Ils sont capables de s'engueuler comme deux adolescents butés mais ils ont cette

connivence qui les ramène toujours l'un vers l'autre. De celles que l'on regarde avec un brin d'envie et que l'on aime avoir dans le paysage.

Seule, au milieu des photos, des cartons, des objets assez petits pour être conservés et des réminiscences qui en émanent, Léonie pense à son fils, Axel. Elle se dit que si, aujourd'hui, sa position d'enfant unique semble lui convenir, peut-être qu'un jour il en arrivera aux mêmes conclusions, lorsqu'elle et Romain ne seront plus là. À quarante ans, elle réalise qu'il ne reste que peu d'années pour envisager de lui donner un ou une cadette. Peut-être que l'extension de la famille qu'elle s'est bâtie serait la réponse à la disparition de celle qui l'a mise au monde ? Cette pensée est bien la première qui lui fait esquisser un sourire. Elle sent ses fossettes se dresser sur son visage, malgré elle, malgré la douleur, malgré l'absence.

Malgré Tom, auquel elle songe tous les jours depuis qu'elle a dû le livrer à un sort peu glorieux. Elle ne peut s'empêcher de se dire qu'il a égayé les derniers mois de sa mère et qu'il a ensuite été abandonné comme une vieille chaussette. Pourtant, il ne pouvait en être autrement. Leur appartement est trop petit et Axel, asthmatique. Entre la santé de son fils et le bien-être de ce chien, elle s'en veut de ne pas avoir hésité longtemps. Elle a tout de même proposé aux gens autour d'elle, autour de Romain, mais chacun avait une bonne raison de dire non. D'autres animaux, pas assez d'espace, une préférence pour les

chats, un rejet de ce type de chien, des allergies ou des boulots qui ne permettent pas de s'en occuper. Elle se convainc qu'elle a fait de son mieux mais la culpabilité ne s'évapore pas. Léonie sait très bien pourquoi. Parce que si Blanche avait eu le temps de parler avant de partir, alors, elle lui aurait demandé de prendre soin de Tom, son petit pot de colle. D'ailleurs, quand sa maladie s'est déclarée, elle l'avait mentionné. Elle ne savait pas, à ce moment-là, qu'elle partirait si vite. Mais elle avait dit : « Si ça finit mal, il faudra trouver une bonne maison pour mon chien. Il est si gentil. Un peu turbulent mais tellement affectueux. »

Léonie sait qu'elle a trahi sa parole. Celle qu'elle lui avait donnée plus par automatisme, et pour sortir de cette conversation trop noire, que pour traduire une réelle intention, parce qu'elle était persuadée que Blanche allait guérir et que Tom resterait à ses côtés.

Romain lui rappelle régulièrement que ce n'est, malgré tout, qu'un chien. Qu'elle en a bien assez sur le cœur pour ne pas s'en ajouter. Qu'il faut regarder devant maintenant, garder le meilleur d'hier mais penser à demain. Que Tom finira par trouver un foyer. Qu'ils doivent se concentrer sur le leur désormais. Sur Axel. Sur la vie qui reprend toujours le dessus après le chaos.

Mais Romain n'était pas là ce fameux matin, à la SPA de Vaux-le-Pénil. Ce n'est pas lui qui a dû subir les questions d'un agent animalier, pas lui qui a dû

justifier ce geste détestable. Pas lui qui a vu les couloirs sombres et écouté les aboiements de détresse, d'ennui, de rage ou de peur de tous les pensionnaires du refuge. Pas lui qui a accompagné Tom jusqu'à son box. Il avait l'air perdu, paniqué, triste, déboussolé. Léonie lui a fait une dernière caresse avant qu'une des salariés referme la grille, puis elle a tourné les talons en ayant conscience des terribles journées qui attendaient le chien de sa maman. Elle a retenu ses larmes, parce que ce n'était pas à elle de pleurer. Pas là-bas, pas dans ces conditions. Elle avait suffisamment honte pour contenir l'émotion qui l'assailait. Alors elle a attendu d'être seule, dans sa voiture, pour demander pardon à sa mère, en regardant le ciel. Et pardon à Tom. Elle s'est dit que c'était sa faute. Que c'est elle qui avait offert un jeune chien à une femme de soixante-douze ans. Mais soixante-douze ne lui avait jamais semblé être un âge pour mourir.

En quittant la cave pour retrouver Romain et Axel, Léonie songe un instant à rendre visite à Tom. Peut-être que ça lui ferait du bien de voir un visage connu ? Elle sait que personne ne s'est encore arrêté sur son cas parce qu'elle appelle tous les jours pour se renseigner, ce qui a l'air de fatiguer celles et ceux qui décrochent. On lui a même dit une fois « si vous l'aimez tellement, pourquoi vous ne l'avez pas gardé ? » avant que la personne ne s'excuse d'avoir perdu son sang-froid.

Léonie arrive néanmoins à la conclusion que Tom le vivrait sûrement mal. Qu'il ne comprendrait plus rien.

Non, le plus utile, c'est de continuer à prospecter pour lui trouver une nouvelle famille. Appeler des amis, des connaissances et tenter de les séduire, ou de les attendrir. C'est ce que lui a demandé la fille de la SPA quand elle a déposé Tom. De participer activement à l'effort collectif pour que son séjour soit le plus court possible. Elle a ajouté que cette race de chien, assez populaire, devrait vraiment aider sa cause.

Elle va téléphoner à Amandine. Elle ne l'a pas eue en ligne depuis longtemps mais elle va se payer ce culot. Amandine était une copine de boulot, jusqu'à ce que Léonie change de travail. Elles ne se sont pas perdues de vue pour autant mais la vie les a éloignées ces derniers mois. Amandine vit avec François et ils n'arrivent pas à avoir d'enfant, ce qui les a rendus plus solitaires, concentrés sur cet objectif si accessible à certains et si difficile à atteindre pour eux. Amandine n'a pourtant que trente-sept ans et François quarante-deux.

Peut-être que l'idée d'accueillir Tom leur apportera du réconfort, pense-t-elle avant de se diriger vers la cuisine pour préparer le goûter d'Axel.

3.

Tom

Encore une nuit difficile. J'ai beaucoup de mal à m'endormir ici, au milieu des cris des uns et des mouvements des autres. L'air est aussi froid que le sol, et le panier en plastique bien moins confortable que celui en tissu rembourré que Blanche m'avait acheté. Alors, lorsque j'ai les yeux trop ouverts, je regarde mon coloc Robert – qui semble plus fort que moi dans l'épreuve – et je me demande lequel de nous deux partira en premier. Je commence à m'habituer à sa compagnie. Je me dis que si j'étais seul dans mon box, ce serait pire. Que, quelque part, on a de la chance de pouvoir respirer à côté.

Tous les matins, c'est pareil. J'ai l'impression que les gens qui s'occupent de nous arrivent toujours quand je viens à peine de plonger dans un vrai sommeil. Si cette routine journalière est encore récente pour moi, j'ai le sentiment de la connaître déjà par cœur. Ils ouvrent le chenil et passent devant chaque

cage en nous interpellant par nos prénoms. J'imagine qu'ils vérifient que tout le monde va bien, que personne n'est mort de sa peine, de ses soucis de santé ou des conséquences des abus subis. On a tous des histoires différentes mais pas très joyeuses. Je le sais parce que je les entends parler des maltraitements endurés par certains, de l'abandon offert à d'autres en guise de remerciements après des années de bons et loyaux services, du refus de payer des soins médicaux urgents et nécessaires, du manque de considération pour un ancien compagnon qui n'a plus d'intérêt dans une nouvelle configuration familiale ou professionnelle. Moi, finalement, j'ai été plutôt épargné par la méchanceté de l'être humain. Blanche était autant un cadeau pour moi que moi pour elle. C'est la mort qui nous a séparés. Et contre cette violence-là, on ne pouvait rien, ni l'un ni l'autre.

Après l'inspection générale de chaque recoin, les agents animaliers nettoient, distribuent des couvertures propres et déverrouillent la partie extérieure de nos box respectifs. Ça nous permet d'aller renifler d'autres odeurs même si l'espace est réduit. Ensuite, ils nous donnent notre ration quotidienne de croquettes, ce qui provoque un concert de jappements assez flippant. Robert s'excite comme un dingue chaque fois alors que moi je m'en moque. Je n'ai plus faim. Je mange un peu parce qu'on m'y oblige gentiment mais c'est souvent le carlin qui finit. Mon appétit m'a quitté le même jour que Blanche.

Mes crampes de ventre désagréables m'évitent au moins d'avoir envie de courir loin et vite dans ce cadre où on ne peut que tourner en rond.

Nous allons au parc de détente – comme ils l'appellent – trois fois par jour et chaque box à son tour, mais il n'y a rien qui me séduit vraiment là-dedans. Les températures sont basses, le goudron peu attrayant et l'herbe rare. Sur l'herbe, on peut se rouler, encore et encore, dans des tas d'effluves. Sur le goudron, on se fait suer. Alors on se course un peu avec Robert, pour se motiver, mais ce n'est pas l'extase. J'aurais préféré qu'il me connaisse à l'époque du jardin, qu'il soit notre voisin avec Blanche. Il m'aurait trouvé plus drôle, j'en suis sûr. Plus vif aussi.

*

Hier, je suis allé en promenade parce que les bénévoles étaient plus nombreux. C'est l'effet « week-end ». Le problème c'est qu'une grande partie de la marche consiste à éviter les autres chiens en laisse, plus ou moins commodes, avec qui le risque de friction est élevé. Moi, je ne suis pas un bagarreur, sauf avec les chats. Tant qu'on ne vient pas me grogner dessus, je ne menace pas, je ne retrousse pas les babines, ce n'est pas dans ma nature. Blanche ne m'a pas élevé comme ça. Elle disait que c'était agréable de promener un chien « un peu turbulent mais pas agressif pour deux sous ». J'étais plutôt fier.

Et puis je n'ai pas envie de faire le malin devant un staff, un pitbull ou un rottweiler parce qu'il faut se rendre à l'évidence, je ne gagnerai pas. Je ne suis pas aussi idiot que les chihuahuas enragés ou les jack russells exaltés qui pensent pouvoir dominer des molosses en glapissant comme des hystériques. J'ai conscience de ma taille, moi.

Je me suis quand même fait engueuler parce que j'ai voulu choper un chat qui me narguait sous un bosquet, au bord du chemin de terre qui mène au plus grand chemin, entre les champs. Je n'y peux rien si ces êtres vils font tout, depuis longtemps, pour me provoquer avec leur insolence insupportable. Je ne sais pas pourquoi le chat se pense supérieur au chien. Parce qu'il sait grimper aux arbres ? Parce qu'il court souvent plus vite ? Parce qu'il a une longue queue ? Il faudrait quand même qu'un jour quelqu'un leur explique que le meilleur ami de l'homme, c'est le chien, même si l'humain ne nous rend pas toujours cette loyauté. Et puis il y a les chiens d'aveugles, les chiens de recherche et de sauvetage, les chiens policiers, les chiens de garde, les chiens de chasse, les chiens d'attelage, les chiens de berger, les chiens truffiers, les chiens d'avalanche, les chiens d'assistance en tout genre... Où s'exprime la prétendue supériorité du chat dans ces domaines ? Nulle part.

En rentrant de la balade avec la bénévoles qui m'a gentiment laissé me vautrer dans les espaces verts, je suis passé devant un parc où de futurs adoptants

faisaient connaissance avec un dogue allemand. Je ne le connaissais pas, mais j'étais content pour lui. Au moins un qui avait une chance de sortir de là.

Cet après-midi, je ne suis pas certain de quitter les enclos. En semaine, les promenades, ce n'est pas tous les jours. Alors j'observe le couloir, j'essaie de rester près de la grille, au cas où des maîtres potentiels traîneraient dans les parages. Je me surprends même à espérer qu'ils craquent pour le carlin et moi, afin de continuer à voir ses plis en miroir des miens.

Mais personne ne s'arrête sur nous. Il n'y a qu'un couple, à la peau foncée, un peu plus loin, qui se fait aboyer dessus par un chien raciste. Ouais, ça existe aussi chez nous et ce n'est pas beau à voir.

Entre le brouhaha et cette obscurité austère, je décide d'abandonner. Je préfère encore aller m'écraser dans la partie extérieure du box que d'assister à ça.

4.

Mia

Mia essaie de garder son calme mais la situation met son indulgence sereine à l'épreuve. Quand des visiteurs se montrent virulents, impolis ou pressés, elle garde toujours en tête l'intérêt suprême des pensionnaires à poils. Elle se dit que c'est pour eux qu'elle fait bonne figure, que derrière des êtres humains de prime abord hautains, désagréables ou immatures, se cachent possiblement de bons maîtres, capables de donner une vie meilleure à l'un des animaux ici. C'est aussi ça, être agent animalier. Savoir lire entre les lignes, maquiller ses propres émotions et tenter de deviner celles qui animent les éventuels adoptants. À cet instant, ceux qui lui font face veulent absolument repartir aujourd'hui avec un chien mais celui pour lequel ils ont eu un coup de cœur n'est pas encore prêt à quitter le refuge. Il n'est pas à jour dans ses vaccins, il a besoin de compréhension et de patience. Deux qualités qui

semblent manquer à M. et Mme Ledoux. Alors, plutôt que d'écouter leur impression première et le raisonnement de Mia, ils préfèrent qu'elle les oriente vers un chien disponible tout de suite. Cette urgence de posséder, écueil de l'époque, dépasse Mia. Se sont-ils réveillés ce matin avec ce besoin soudain et vif de recueillir un animal ? Cet empressement traduit-il une légèreté peu recommandable en pareilles circonstances ? Mia s'interroge devant leur entêtement : faut-il en profiter pour placer un toutou en souffrance ou bien leur faire intégrer, au risque de les voir partir, qu'un chien n'est pas un produit de consommation qu'on choisit parce qu'on a très faim à ce moment précis ? Que Groot, beau berger allemand de trois ans, mérite amplement qu'ils l'attendent, ne serait-ce que quarante-huit heures. Qu'il avait l'air réceptif à eux et que cette histoire qu'ils veulent construire est avant tout une affaire de rencontre et d'évidence. Que les premiers instants d'émoi sont aussi la manière la plus efficace de transformer ce geste en une longue et belle cohabitation. Mia ne peut réprimer son envie d'argumenter. Alors, elle leur explique, leur donne des exemples de gens qui, comme eux, avaient fait le déplacement, avaient hâte mais ont su se montrer tolérants devant les conditions impérieuses. Les chiens, comme les chats, doivent être prêts, pour que tout se passe bien. Tantôt ils ont besoin de soins supplémentaires, tantôt de voir plusieurs fois les adoptants pour être en confiance. Parfois leur

éducation positive n'est pas tout à fait terminée. Groot a simplement besoin d'un rendez-vous de plus avec l'un des vétérinaires attirés, à une date prédéfinie.

Mia aura usé sa salive pour rien ou, en tout cas, pas pour Groot. M. et Mme Ledoux ont repéré Neige, une femelle husky qui peut partir avec eux immédiatement et qui, finalement, est plus jolie. Quitte à faire fi de l'inclination initiale, elle aurait préféré leur présenter des chiens en situation SOS, mais ils ne veulent qu'un jeune, sans problème de santé, assez racé, qui présente bien et qui n'est pas trop petit. Il faut qu'il sache garder la maison mais qu'il ne fasse pas peur aux amis. Alors les corniauds, les vieux malades ou les catégorisés qui font polémique, c'est hors de propos.

Neige est une chienne de grands espaces. Elle fait partie de ceux qui nécessitent de longues promenades, des maîtres sportifs – ou, du moins, adeptes de l'exercice physique régulier –, des marches à partager et un terrain spacieux pour dépenser toute l'énergie que la nature lui a donnée. Force est de constater que ce couple trentenaire, dont la femme travaille chez elle de surcroît, correspond bien au profil requis.

Tant mieux pour Neige, tant pis pour Groot. Mia n'a pas de préférence entre les deux, elle aime tous les pensionnaires. Elle voulait simplement que cette adoption se fasse pour les bonnes raisons.

C'est sa principale préoccupation. Réunir les conditions idoines afin que l'opération soit une réussite pour chacun.

Hier, elle est parvenue à convaincre deux colocataires qui voulaient Orangette que cette chatte ne supporterait pas de les partager avec un autre. Orangette est une minette qui requiert une relation exclusive, sous peine de devenir agressive. Elle ne peut pas se mêler aux autres matous dans l'une des chatteries et c'est pour cela qu'elle tourne en rond dans sa cage en attendant qu'on vienne lui proposer ce que son cœur réclame. Ils ont insisté, attesté qu'ils feraient tout pour que ça fonctionne avec leur chat actuel, puis ils ont compris. S'ils venaient donner une chance à un animal, il fallait prendre en considération les besoins de ce dernier. C'est ainsi qu'ils ont choisi Venise et qu'elle le leur a bien rendu.

C'est le rôle de Mia : orienter les gens vers un pensionnaire adapté à leurs configurations professionnelles et personnelles, à leurs habitudes et à leurs autres compagnons. Tout est à prendre en compte pour éviter de voir l'animal adopté revenir ici, quelques jours, semaines ou mois plus tard. Ce mélange de déception et d'incompréhension que l'on peut alors lire dans leurs yeux, conscients de l'abandon, est l'une des situations que Mia exècre le plus. Bien sûr, elle reste moins dramatique que le pire : voir des animaux mourir d'une maladie, de vieillesse, des séquelles des maltraitements ou

d'ennui ici. Il n'y a rien de plus insoutenable que de regarder un pensionnaire finir ses jours sans une famille, un maître, quelqu'un pour l'entourer.

*

Les visites sont terminées pour aujourd'hui et Mia fait un dernier tour, avec ses collègues, avant de quitter le refuge jusqu'à demain. Elle s'arrête devant le box de Tom et Robert pour qui elle a développé une tendresse particulière. Les regarder se serrer les pattes, c'est touchant. Tous les chiens, hier étrangers l'un à l'autre et désormais contraints de partager un espace réduit, ne s'entendent pas aussi bien. Mia aimerait avoir la place pour les recueillir tous les deux, afin de ne pas les séparer, mais elle ne peut pas. Elle a déjà trois chats et deux chiens. Et puis Tom n'est pas dessiné pour vivre avec des félins. Il a raté son test dans la chatterie.

C'est difficile de le voir maigrir, jour après jour. Alors, elle essaie de lui donner des surprises, des petits gâteaux pour chiens qui créent un échange, une sorte de jeu entre la main et la patte, et semblent l'intéresser davantage que la gamelle déposée. Bien sûr, elle en distribue aussi à Robert, pour éviter toute bagarre, parce que c'est la règle ici. L'égalité et le partage en bonne intelligence.

Tom croque sa gourmandise en la regardant, comme s'il vérifiait que ça lui fait plaisir, à elle aussi.

C'est dans ces moments-là que Mia réalise à quel point elle ne s'est pas trompée de métier et à quel point son cœur a de la place pour toutes les bêtes, heureuses ou en perdition, ici ou ailleurs.

5.

Tom

J'aime bien me faire gratter par Mia. Elle me répète que le passage du gant de crin est indispensable pour débarrasser ma peau fragile du poil mort. Je la crois sur parole. Tout ce qui compte, c'est qu'elle gratte encore.

Elle est gentille, Mia, et je sens qu'elle m'aime bien, ce qui me rassure entre ces murs. Quand elle vient nous voir, avec Robert, pour les soins, le nettoyage ou le reste, j'ai l'impression qu'on existe un peu plus. J'ai l'impression qu'elle nous comprend. Par exemple, l'autre fois, elle m'a laissé renifler une poubelle sans râler. L'odeur de ces trucs-là, ça me fascine même s'il paraît que c'est dégueulasse. Le carlin les adore aussi. Et Mia, ça ne la choque pas.

Aujourd'hui, elle discute avec Martin, un de ses collègues qui officie dans la cage d'en face. Ils parlent de Simba, le malinois, qui devient de plus en plus difficile à gérer. Ils disent qu'il perd la boule

à force d'être cloîtré au refuge. Ça fait déjà trois ans qu'il est là. Trois ans, bon sang. Apparemment, il y a plusieurs choses qui ne facilitent pas son adoption. Sa taille, son caractère craintif qui le rend agressif, son incompatibilité avec de jeunes enfants et son besoin intense d'activités physiques. Alors, il poireaute et il devient zinzin, malgré tout le travail éducatif que les agents animaliers font avec lui.

C'est triste. Je l'ai déjà aperçu, de loin, et c'est vrai qu'il n'a pas l'air bien, tout seul dans sa cage, ce Simba. Je n'imagine même pas rester trois ans ici. Blanche me manquera toujours mais je préfère apprendre à aimer quelqu'un d'autre que de moisir à la SPA. Je compte les jours mais si ça devenait des mois ou des années, je perdrais le fil. Et la tête. Mieux vaut ne pas y penser, d'ailleurs. Se concentrer sur la sensation de frottement jusqu'à ce que Mia passe à autre chose, ce qui est imminent. Je le pressens dans ses mouvements.

— Allez, ma petite tête de clown, c'est fini pour le moment. Une surprise pour toi, et pour toi, dit-elle en nous brandissant à chacun un biscuit, avant de sortir du box.

Robert avale sans déguster alors que je mâche, en la regardant. Je sais que c'est important pour elle.

— Tu pars en éducation positive avec Dark Vador? lance Martin.

— Oui. Tu prendras Miel quand tu auras terminé?

— T'inquiète!

Je l'observe s'éloigner et je me dis que le temps va être long en attendant qu'elle revienne. J'en verrai sûrement d'autres avant mais, avec eux, ce n'est pas pareil. S'ils sont tous bienveillants, Mia, elle, a un truc en plus. J'aime sa voix et son odeur. Pas autant que l'odeur des ordures mais presque. Ce qui n'est pas peu dire.

*

Cet après-midi, Mars – qui a dû arriver à la période des planètes ou des mois de l'année – a appris le « stop » et le « coucher ». C'est un boxer sans vivacité, qu'on a laissé pourrir dans une niche, dans un endroit à l'abandon, et qui a failli en mourir. Il faut donc raviver son lien avec l'humain, comme je les entends dire lorsqu'ils discutent entre eux. Je le sais, parce que Mars est dans le même couloir, à deux murs de nous.

Tout à l'heure, pendant notre tour au parc de détente avec le carlin, je l'ai observé dans la cour. Enfin, pour être honnête, c'est surtout parce qu'il était avec Mia que j'ai regardé. Après Dark Vador, elle s'est occupée de lui à l'aide du « clicker training », comme ils l'appellent. C'est la pièce maîtresse de leur éducation positive, avec les récompenses à manger, évidemment. Tout cela consiste à nous apprendre des nouveaux trucs, en faisant un bruit chaque fois qu'on nous tend un biscuit pour bon travail. Ce n'est pas idiot, dans le fond.

Avant, moi aussi j'étais sensible du ventre. Très sensible. J'ai même déjà volé dans les courses de Blanche, ce qui m'avait valu une sacrée raclée. Pourtant, ici, ça ne m'excite plus. Sauf si c'est Mia qui distribue.

Donc, je bave moins mais je pète toujours autant. Allez comprendre.

*

En grattant mon panier trop dur, je me demande si les nouvelles photos me vaudront de nouvelles visites. J'ai penché la tête, j'ai donné la patte et j'ai dressé les oreilles comme Blanche aimait bien. La fille qui était avec moi, et qui n'était pas Mia, a dit que les bouledogues français ne restaient pas longtemps au refuge. Qu'ils étaient prisés. Qu'il ne fallait pas que je m'inquiète.

Si elle a raison, et que je m'en vais bientôt, je ne suis quand même pas certain de retrouver l'appétit et le sommeil. Comment savoir sur qui je vais tomber? Aujourd'hui, il y a une chienne qui est revenue, après des mois d'adoption. On l'a rendue, comme ça, parce qu'elle ne convenait pas. Je n'ai pas pu entendre pourquoi mais ça m'a semblé plus dur que tout. Quand on vient d'un chenil, j'ai l'impression qu'on doit faire plus d'efforts, qu'on doit être vraiment parfaits, parce que les gens nous prennent pour nous sauver et que c'est un geste généreux. Alors, au moindre doute, à la moindre

bêtise, on nous ramène en disant que ce n'est pas faute d'avoir essayé mais qu'on n'a pas été digne de notre deuxième chance.

Blanche, elle m'a accueilli comme j'étais et elle m'a appris plein de trucs pour que je devienne « un bon chien ». C'était vraiment différent.

Quelque chose entre nous a été immédiat. On s'est mutuellement aimés et vite. Je pensais que c'était normal, que ça se passait toujours de la même manière. Désormais, je sais qu'on était privilégiés.

